

Lettre 188, Le chemin de Saint-Jacques

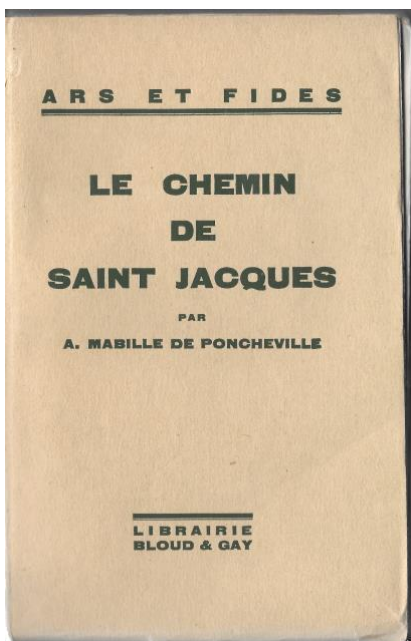
André Mabilles de Poncheville, 1926-1927

Juriste, journaliste et écrivain, maintes fois couronné pour la soixantaine de livres d'histoire dont il fut l'auteur, André Mabilles de Poncheville fut aussi pèlerin. Dans les années 1920, il partit à pied, d'abord pour Rome puis Compostelle et fut ensuite pèlerin de Jérusalem. Il publia les récits de chacun de ses pèlerinages.

Les lecteurs de ces lettres ne seront pas étonnés que ce soit son pèlerinage à Compostelle que j'ai eu envie de leur présenter. J'ose à peine écrire pour les inviter à le lire car trouver cet ouvrage oblige à fouiller les sites de vente de livres anciens ou à vivre proche d'une bonne bibliothèque.

Paru en 1930, huit ans avant le *Guide du pèlerin*, ce livre occupe une place particulière dans la littérature jacquaire car ce *Chemin de Saint-Jacques* reflète l'engagement et la sincérité de son auteur, confiant dans les écrits qui faisaient foi à son époque.

Pèlerin en 1926



Profondément catholique, ancien combattant, père de trois jeunes enfants, il a 40 ans lorsqu'il prend la route comme s'il était libre comme l'air. Il ne le fait pas en dilettante mais dans l'esprit d'un Moyen Age chrétien idéalisé à l'extrême au XIXe siècle, fabriqué à base de lectures très documentées mélangeant légendes et histoire. Voilà qui ne correspond pas au portrait que la postérité garde de lui. Pour la médiéviste que je suis, présenter un auteur contemporain offre l'avantage, outre les ressources d'Internet, de retrouver des personnes qui l'ont connu, ce qui n'existe pas pour les récits anciens. Son fils benjamin, Olivier, a bien voulu répondre à mes questions. Il a malheureusement très peu vécu avec son père qui avait 53 ans à sa naissance ; il a ensuite vécu quinze ans en pension à Lille avant de poursuivre ses études supérieures à Paris. Il n'avait pas trente ans à son décès, après avoir heureusement passé les deux premières années de sa vie professionnelle au domicile familial. Nos échanges vont se poursuivre au-delà de cette lettre 188 car je souhaite étudier avec la famille la possibilité de rééditer ce récit.

J'avais d'abord appris que François Mauriac l'aurait qualifié de pèlerin-poète, qualification qu'il a reprise lui-même lors d'une présentation de son livre, en 1930. J'ai donc le plaisir de vous faire connaître, en résumant beaucoup son récit, les formes que la poésie a prises dans son pèlerinage à Compostelle

Ses souvenirs de guerre habitent son pèlerinage

Ce désir est né pendant la guerre, comme l'indique l'auteur à la page 91

« 8 septembre, je me suis souvenu que j'avais envers vous une dette vieille de douze ans. Ce 8 septembre-là, au-dessus de la bataille de la Marne, le ciel était tendu de bandes blanches et bleues, comme le pavillon du mois de Marie dans les églises de village. Vous m'avez protégé à l'heure où nous attaquâmes Corfélix et le vent seul de l'obus me renversa sans me tuer. Vierge, aujourd'hui, je viens vous dire merci. Il en est temps, car saint Jacques ne m'accueillerait pas si je n'eusse ajouté ce bout de chemin nouveau à celui que ses pèlerins suivent depuis 1000 ans ».

Mémoire traumatique ? La veille, c'est l'angélus de Moissac qui lui a rappelé brusquement son vœu. S'est-il souvenu du drame survenu le 7 septembre dans ce village de Corfélix, l'exécution de sept pauvres soldats de son régiment (327^e RI), perdus et accusés de désertion ?¹ En a-t-il jamais reparlé ? Ses carnets de guerre en ont-ils gardé la trace ? Il a été simple sous-officier, ayant reçu la médaille militaire et la croix de guerre. Dans son livre, la guerre se rappelle souvent à lui : il remarque les femmes en deuil (p.25) « une dame vêtue de noir qui avait perdu à la guerre son mari et son fils ». A Lunel, il le suppose en voyant une famille entrer à la messe :

« Veuve de guerre, peut-être, car son mari ne l'accompagne pas, mais des fils également vêtus de noir. À l'Église des vides terribles apparaissent dans les rangs des hommes de 30, 50 ans. Le plus grand nombre de ceux que j'entends chanter le credo ont entre 18 et 30. Ils ne furent pas happés, eux, par la grande machine de la guerre ».

A Curières-de-Castelnau (p.49) la guerre s'impose de nouveau en la personne du général de Castelnau.

A Espalion (p. 52) où l'Ecole normale d'instituteurs est dans un ancien couvent, il remarque

« la plaque de marbre où sont gravés les noms des instituteurs du Lot tombés de 1914 à 1918 se trouve placée sous le signe de la croix et les ailes déployées du Saint-Esprit. La paix soit avec eux qui sont morts à la guerre ! »

A son passage, Saint-Jean-Pied-de-Port est vidé des soldats allemands prisonniers (p.100). Il ne reste qu'un « vieux soldat qui sert de gardien ». La guerre l'a tellement marqué qu'il en a rapporté au moins un mot du vocabulaire des « poilus » (ô combien loin de son parler de lettré), le mot *bled* pour désigner en Espagne deux villages isolés, loin des routes.

Les souvenirs de guerre ressurgissent, même en Espagne (p. 190) ; en voyant la cathédrale de Burgos qu'il vient de quitter, il se remémore : « ainsi ai-je vu, d'une moindre montagne et de moins loin, Reims, au lendemain de l'incendie de sa basilique [septembre 1914], alors que, toute fumante encore, celle-ci apparaissait telle qu'une blanche victime ».



Carte postale représentant l'incendie de Notre-Dame de Reims (bibliothèque marianiste de l'université de Dayton).

Avant Arzua, nouvelle réminiscence (p.256) : « La route que je suis est semblable à celle par laquelle, venant de Rocroi, le 327^e régiment d'infanterie² arriva à Couvin le 21 août 1914, deux jours avant la bataille de Charleroi. Suis-je bien en Espagne ? »

Son fils rapporte que « comme beaucoup, il pensait que les conditions du déroulement de la guerre étaient liées à la déchristianisation, à la dénatalité, en saluant comme la majorité la belle union nationale, au patriotisme dont avait fait preuve notamment le clergé (dont beaucoup de religieux étaient revenus d'exil) et il était admiratif comme Genevoix devant l'héroïsme des 'simples' soldats ».

En Espagne il n'est pas choqué par la statuaire de saint Jacques *matamoros* piétinant les Infidèles. Il est même très ferme lors d'un dialogue qu'il entreprend avec saint Jacques devant sa statue monumentale à Logroño

« les pèlerins venus à pied, crois-tu qu'ils ne voulaient pas me voir à cheval ? C'était justement les plus enragés. Et crois-tu que la vie ait cessé aujourd'hui d'être un combat ? Je n'ai que faire de bondieuseries doucâtres. Le bel aroi guerrier où tu me vois a mes préférences, car le Royaume de Dieu souffre violence, et il faut perpétuellement le reconquérir à main armée sur Satan [...] Il ne faut détester nul homme et nulle race, mais s'armer vis-à-vis du mal universel [...] il faut honorer le fer ». Et notre pèlerin place la croix de saint Jacques sur son cœur.

¹ Hardy-Hémery, Odette, *Fusillé vivant*, Gallimard, 2012.

² La seule indication connue de son régiment (voir Corfélix).

Pèleriner ou évangéliser ?

Par deux fois, il est nostalgique : un soir d'août, il regarde « l'étoile polaire qui m'indique la direction d'un foyer déjà lointain où trois enfants s'endorment, veillés par leur mère ». Puis, blessé à la cheville, il prend le train en pensant que le temps presse, à cause « des obligations du foyer ». Les feuilles d'automne chantées par Lamartine lui font sentir le poids de ses quarante ans et de ses charges de famille (p.190).

« 20 ans encore, et j'entrerai moi aussi dans l'automne. Que ce ne soit pas sans avoir rempli d'œuvres les jours virils de l'été et qu'il Vous plaise d'illuminer mon crépuscule par la vue de mes enfants occupés à leurs travaux sur ce même champ que je serai près d'abandonner. »

Son fils, je le cite, « estimait que pèleriner était, pour son père, non seulement un acte de Foi, mais une façon d'évangéliser, de participer à un retour du christianisme à visage découvert, lui qui avait connu les années sombres de 1900-1905, de constituer une partie de son œuvre d'écrivain, puisqu'il est allé également à Rome et à Jérusalem. En plus de sa charge d'enseignement à l'Université catholique de Lille, et de conférences en Belgique, à Versailles et dans le Nord au sens large, son métier était d'être homme de lettres et journaliste, il devait s'évader régulièrement du confinement de la maison familiale ».

Un pèlerin-poète hors du temps

André Mabilley de Poncheville a beaucoup lu avant de partir et on ne peut pas attendre d'un poète des analyses critiques des textes. Il est résolument hors du temps et prend la suite des rêveurs du XIXe siècle qui réécrivaient le Moyen Age. Il est imprégné des *Légendes épiques* de Joseph Bédier et de *L'art religieux de XIIe siècle* d'Emile Mâle, il a lu la *Chronique de Turpin* et la *Chanson de Roland*, il a lu le récit de la *Translation de saint Jacques* provenant de l'abbaye de Marchiennes dans le Nord, il a lu en espagnol *La Tumba del Apóstol Santiago* de Manuel Vidal Rodríguez paru en 1924, il a lu les récits des croisades à Jérusalem. Il connaît toute la littérature historique et légendaire des Flandres et des Ardennes.

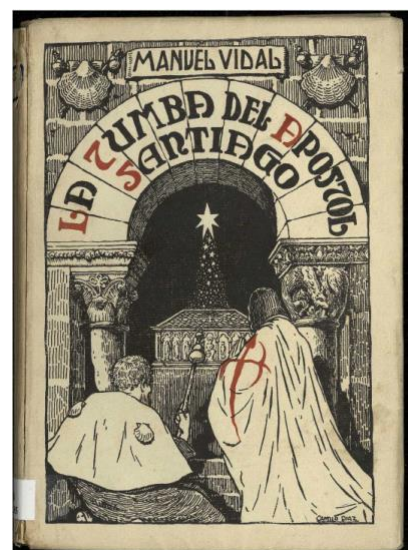
Le ton est donné dès le prologue, où il prête aux pèlerins de Compostelle les foules de la première croisade de Jérusalem

« Foules innombrables au cœur desquelles vit encore l'instinct des migrations millénaires. Les pèlerins déferlent de France, marée divisée en quatre courants principaux destinés à se rejoindre à Puente la Reina [...] Combien sont-ils maintenant ? [...] Ils étaient des dizaines de milles, mais les hôpitaux s'en sont remplis en chemin. Partis avec une sublime imprévoyance, la fatigue, la faim, les successives intempéries ont eu raison d'un grand nombre [...]. Les survivants sont encore des milliers [...] Derrière la troupe cahotent les chariots où sont entassés femmes, enfants, vieillards, malades ».

Le poète est parti du Puy, non pas sur les traces historiques de l'évêque Godescalc qu'il connaît bien mais sur celles, moins réelles, de son compatriote Adalard, bien connu sur l'Aubrac dont il aurait été le fondateur de l'hôpital.

Et, comme il dit, il « rêve tout en cheminant » mais il affirme sans sourciller sur la foi de *La tumba del apostol* : « Adalard vint à Compostelle offrir à saint Jacques le palefroi monté par Guillaume le Conquérant à la bataille d'Hastings ». Hastings en 1066, le voyage d'Adalard vers 1120 : le palefroi était empaillé ou sculpté ?

A Aubrac le curé lui demande, mais « en souriant, voulez-vous voir le crâne d'Adalard ? ».



Le pèlerin sur la route



André Mabillet de Poncheville a bien conscience d'être différent de ces pèlerins fantômes qui l'accompagnent. Il n'est pas costumé en pèlerin de carte postale, mais plutôt en randonneur de type Anglais de l'époque, grosses chaussures, bandes molletières, besaces en bandoulière. En Espagne, on le croit par deux fois « explorateur », et la photo qui le représente ne contredit pas le style.

Il voyage à pied certes, et peut parcourir 40 km. dans une journée, mais il ne dédaigne pas les « autocars ou autobus », ni même le chemin de fer quand ses pieds sont en mauvais état. Il n'est pas dupe et ne craint d'ailleurs pas de se qualifier de « pèlerin d'occasion » !

Grand départ pour saint-Jacques ? (cl. famille)

« ils ont succédé aux diligences, parfois sans plus de prétention au confortable, et qui permettent de bien voir en se reposant de la marche et en alternant avec elle. On est encore sur la route. On est, si je puis dire, plus humainement qu'un touriste dans sa propre voiture, en ce que, dans ces véhicules d'un genre collectif, les conversations apportent des renseignements et provoquent des sympathies. Le voyageur y coudoie les gens du pays, il tasse ses sacoches entre les carniers du chasseur et les paniers qui vont au marché ou en reviennent. Il entre ainsi en contact, de toutes les façons, avec ce qui est produit du sol et peut se l'assimiler. Les autos publiques sont incomparablement plus riches en vitamines que l'auto particulière, souvent stérilisée par les procédés les plus modernes, fâcheusement isolante et qui, devenue trop rapide, bouscule parfois le paysage jusqu'à le faire disparaître ».

« L'autobus, s'il ne vaut pas la marche l'emporte de beaucoup sur le chemin de fer en contact avec la vie. Le train n'est qu'un moyen de transport l'auto mise au service de tous constitue un moyen de voyage ; combien utile elle se prétend à chacun, s'arrêtant d'où l'on veut, marchant à une allure modérée qui ne met pas en fuite le paysage »

Tout en lui n'est pas que rêve et il croque à merveille les scènes de la vie courante et chacune est un tableau qui transmet son émotion. A Valverde, « de chaque côté de la route s'enfoncent des caves où j'aperçois – ce dimanche de fête !- de pauvres hères qui ahanent sur la vis d'un pressoir comme l'esclave antique sur la meule ».

A San Martin del Camino, en pleine chaleur, il grignote un morceau de pain pour tout déjeuner. Une petite fille vient lui offrir « *Una grappa d'uvas ...* » « j'entendrai toujours, tant que je vivrai, ces trois mots tombés comme trois notes d'argent dans l'azur liquéfié de midi ». Suivent deux pages qui, du concret, l'entraînent en une prière d'action de grâces au nom de tous les pèlerins des temps passés.

Pèlerin d'occasion il l'est encore puisqu'il est reçu chez l'évêque d'Astorga, avec en sus un bon sens de la répartie. Lorsque ce dernier lui rappelle que « le nom d'Astorga est inscrit à Paris sur l'Arc de triomphe. – « C'est en souvenir, me dit-il, du siège de 1810, quand Astorga fut détruite par les Français » il réplique : – « Mais non, pas entièrement, Monseigneur, nous respectons les cathédrales et la vôtre semble avoir peu souffert ».

« Sa grandeur en convainc avec bonne grâce. J'eusse pu ajouter qu'attendant d'être reçu, j'avais été prié par son camérier qui apprend le français dans une vie de Napoléon, de lui en lire une page à voix haute afin de former son accent ».

Mais le « pèlerin d'occasion » a également un bon sens de la politesse !

De la poésie à la panique, une journée interminable

10 septembre 1926, André Mabille de Poncheville quitte Saint-Jean-Pied-de-Port avant l'aube pour rejoindre Roncevaux. Une rude journée décrite en quelques tableaux au cours desquels il dévoile toute sa personnalité. Il veut à tout prix passer pas la route de la montagne, sur les traces de Charlemagne et aussi, (qui l'eut cru de sa part ?), parce qu'il n'a pas de passeport et espère passer la frontière sans contrôle.

Deux pages :

L'aube naissante le transporte dans un Orient de lumière dont il rêve, lui l'homme du Nord où les jours de soleil sont comptés. Les Croisades, Byzance, Damas, Adam et Eve. Il recrée le Paradis terrestre.

Un paragraphe :

La rude montée le ramène à la réalité car le voilà maintenant accompagné de saint Jacques qui l'attend « debout dans le tronc creux d'un châtaignier centenaire ».

Deux pages encore :

Un paysan le met en garde, lui disant qu'il a des chances de ne pas arriver à Roncevaux car le chemin est parfois effacé, sans repères. Peu importe, il l'interroge sur sa vie.

Une page. L'inquiétude pointe.

C'est la marche solitaire dans un paysage très minéral. Une vallée : Valcarlos, peut-être. « Plus un être humain pour me dire si je suis sur la bonne voie [...] J'escalade ou contourne des tables de pierre, songeant aux lois reçues par Moïse sur le fulgurant Sinaï ».

Deux pages. Enfin un berger, l'espoir renaît.

Le berger ne sait que lui dire *Leïçar Atheca* (mot basque qui signifie le « passage des frênes »). Il trouve le mot sur la carte, près de la frontière. Pour lui, c'est la *Cruz Caroli*, et le voilà reparti avec Bédier et Charlemagne.

« Les pèlerins qui me précédèrent s'arrêtent ici, plantent leur croix et des hauteurs de ce Sinaï où ils trouvèrent Dieu prient en se tournant vers la terre qui leur est promise ».

La dure réalité le rattrape, l'incertitude grandit

« Je m'unis à eux, pèlerin médiocre et tard venu dont les désirs sont plus terrestres que célestes. Là est l'Espagne, mais y entrerai-je aujourd'hui. Que veut Dieu ? Que veut l'apôtre ? »

Il est midi, il fait très chaud.

Une longue page. Il est perdu dans la montagne.

Il lui faut encore la moitié d'une page pour avouer, réellement terrifié :

« Comment en sortir ? Sais-je seulement dans quelle direction je marche ? Je voudrais m'orienter avec le soleil, mais il semble que ma volonté et mon entendement soient courbés sous une volonté supérieure ».

Autrement dit, il est tellement fatigué que la peur l'emporte sur le raisonnement. Il monte, descend sans but, descend encore une profonde vallée qui se termine par un ravin non moins profond. « Saint Jacques, à vous de me conduire ! ». Il éprouve le « lancinant désir de descendre dans la vallée où habitent des hommes ».

Enfin, il sort du cercle infernal où il s'est enfermé et descend, jusqu'à un homme qui lie des fagots dans sa cour. – « *Roncesvalles* ? » - Comment ? »

– « N'est-ce pas là Roncevaux ? ».

– « Vous êtes tout près de Saint-Jean-Pied-de-Port ».

Dernière page

Dans la dernière page, l'incorrigible poète, « les yeux dessillés » (si l'on peut dire !) reconnaît le châtaignier creux, croit en voir sortir une forme humaine qui est celle d'un pèlerin ». « Ah ! Saint Jacques, vous m'avez joué un tour ! ». Saint Jacques lui conseille sagement de rentrer chez lui et de revenir. Il l'attendra l'année prochaine. Ce qu'il fit puisqu'il est reparti de Saint-Jean-Pied-de-Port le 16 septembre 1927.



L'inventeur des « succursales de Compostelle »

Cette lettre ne prétend pas avoir fait un compte-rendu exhaustif du livre d'André Mabille de Poncheville. Je n'ai pas souligné son regard sur la pauvreté des villages espagnols, sur la nouvelle modernité des tenues féminines, sur son regret qu'on enferme les vagabonds au lieu de les laisser sur les chemins de Compostelle qui furent des rédempteurs pour certains d'entre eux. « Ils sont nos frères », dit saint Jacques qui ajoute : « Ne suis-je pas le frère du Seigneur ? »

Que n'a-t-il développé, lors de son dernier dialogue avec son ombre devenue saint Jacques, ces lieux où il eut des « succursales [...] Paris, Valenciennes, Toulouse, Courtrai, Gand, Liège, Douvres, Bologne ou Cologne » ! Il semble désigner ces lieux jacquaires comme des sanctuaires de substitution, à l'instar du pape Léon XIII qui y accordait des indulgences en 1885. Avait-il d'autres sources pour parler des pèlerinages locaux plus anciens ?

Denise Péricard-Méa